

crits, les éditions princeps, les œuvres typographiques de la Renaissance, et, avec un discernement parfait, avait su s'approprier [tout ce que cette dernière époque offre de plus remarquable.

« Pénétré de cette idée que, sous le rapport de l'art, la typographie était en pleine décadence, il voulut tenter une réforme par le retour aux beaux types du XVI<sup>e</sup> siècle. Il avait compris que le secret de la célébrité des Jean de Tournes, des Gryphe, des Rouville se trouvait dans le choix des caractères qu'employaient ces maîtres, dans la disposition artistique de leurs frontispices, dans le goût qui dirigeait l'ornementation de leurs livres. Il songea, dès lors, à revenir à ces grands principes. Mais, dans une ville de province, lorsque l'imprimerie parisienne a le monopole des éditions de luxe, lorsqu'on ne peut disposer de grands capitaux et surtout que l'on a affaire à un public plus industriel qu'artiste, comment mener à bonne fin une telle entreprise ?

« L'amour de l'art, le désir de relever la typographie de l'état où il l'avait trouvée, soutinrent notre compatriote dans cette lutte difficile. Peu à peu ses doctrines se firent jour. L'heureux choix de son ornementation rappela les beaux modèles qu'il s'efforçait de faire revivre et l'introduction des magnifiques lettres romaines, nommées par lui *augustales*, compléta cette révolution qui, de Lyon, son berceau, s'étendit bientôt jusqu'à Paris, cette fois encore devancé par la province dans la voie du progrès.

« Si ses nombreuses et splendides publications, ses succès à l'Exposition universelle de 1855, où il obtint la médaille de première classe, avaient fait de Louis Perrin un imprimeur hors ligne, l'unanimité des suffrages des gens de goût le proclamait aussi un véritable artiste. Dessinateur habile, plusieurs ouvrages sortis de ses presses lui doivent une illustration qui ne rehausse encore le prix. La variété de ses connaissances